

militaire fut la seconde ; le procès du comte d'Arnim lui fournit un troisième prétexte pour se faire mal noter.

Il nous semble incroyable qu'à la fin on ne vienne pas à se fatiguer de voir ce brutal régenter les autorités religieuses comme les autorités civiles ; opprimer les unes et se faire faire des excuses par les autres lorsqu'elles ont osé dire un mot en faveur des victimes. M. d'Israëli en est une preuve. L'Autriche, cependant, n'a pas eu cette lâcheté et elle mérite que nous lui en tenions compte. Quelques journaux autrichiens s'étaient permis de qualifier la conduite du prince de fraîche date et avaient même fait certaines révélations inquiétantes pour son repos. Bismark les a cités devant une cour provinciale d'Autriche et les a sommés de déclarer où ils avaient pris leurs informations. Les éditeurs autrichiens ont refusé et l'autorité les a soutenus. Ce refus si facile et si naturel en lui-même, est néanmoins, dans les circonstances présentes, un acte de courage que peu de pouvoirs européens oseraient faire ouvertement. Ce n'est pas, au reste, la seule rebuffade que M. de Bismark ait reçue de ce côté. Un évêque dont le diocèse se trouve partie en Prusse et partie en Autriche a été condamné par les autorités allemandes à l'amende pour ne s'être pas conformé aux nouvelles lois religieuses. L'évêque, retiré sur le territoire autrichien, a refusé de payer et de se livrer pour subir l'emprisonnement : l'Autriche, interpellée à ce sujet, a soutenu carrément les prétentions de l'évêque. Cela surprend M. de Bismark et lui donne à penser.

Parmi les faits importants des deux derniers mois, nous devons mentionner l'annexion des îles Fidji au royaume de la Grande-Bretagne. Les Anglais ont établi leurs premiers postes dans ces îles il y a vingt ans, et dès 1857, une demande d'annexion leur avait été soumise. Cette demande, renouvelée plusieurs fois depuis et toujours refusée, vient à la fin d'être accordée. Les Fidjiens ont maintenant un gouverneur anglais et sont sujets de Sa Majesté Victoria.

Les îles Fidji, (ou Viti), découvertes par le navigateur danois Abel Tasman en 1643, sont situées dans le grand océan équinoxial entre les quinze et vingt-deux degrés de latitude sud et les 174 et 179 degrés de longitude Est. Leur distance de l'Australie est de quinze cents milles environ. Le groupe comprend cinq ou six grandes îles et près de deux cents îlots et rochers dont le nombre exact n'est pas encore connu. La population noire est d'environ 230,000, et les blancs comptent à peu près 5,000 âmes : ils habitent presque tous sur la plus grande des îles, Viti-Levou, qui a une superficie de 1,800 milles. Cet archipel est le plus riche et le plus fertile de tout l'océan pacifique. Le climat est un des plus beaux du monde on n'y connaît ni les fièvres, ni les épidémies. Les Fidjiens étaient autrefois cannibales ; ils sont beaucoup plus civilisés maintenant et quelques peuplades de l'intérieur seules ont encore ces habitudes barbares. On compte parmi eux plus de 75,000 chrétiens.

Nous avons à annoncer, pour notre bulletin nécrologique de ces deux derniers mois, le décès de Mgr Bacon, évêque de Portland et celui de la sœur Marie-de-Bonsecours, fondatrice de l'asile des sourdes-muettes de Montréal.

Mgr Bacon était né à Brooklyn en 1814, et avait été ordonné prêtre en 1838. Il fut nommé évêque de Portland en 1865, et prit possession de son siège le 22 avril de la même année. Il est mort à New-York le 5 novembre, à l'âge de soixante ans.

La sœur Marie-de-Bonsecours (Albine Gadbois), est née à Belœil, le 22 janvier 1830. Elle entra au couvent de la Providence en 1847, et, après son noviciat, elle fut envoyée à la Longue-Pointe où les sœurs dirigeaient une école. Elles avaient parmi leurs élèves, deux sourdes-muettes. Ce furent ces deux infortunées qui donnèrent à la sœur Marie la pensée de fonder une institution pour l'enseignement des sourdes-muettes. Elle apprit de M. Lagorce (autrefois curé de Saint-Charles, rivière Chambly) la méthode de l'abbé de l'Épée, et commença sa classe avec une douzaine d'enfants. L'œuvre fut difficile dans ses commencements, et on ne peut se faire une idée des obstacles que la vaillante chrétienne a eus à surmonter. Son travail, toutefois, a porté de grands fruits et l'humble école de la Longue-Pointe s'est transformée, à force de labeur et de sacrifices, en le superbe établissement qui s'élève aujourd'hui sur la rue Saint-Denis, à Montréal.

La sœur Marie-de-Bonsecours est morte à Montréal le 31 octobre dernier, à l'âge de quarante-trois ans.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'HISTOIRE.

*L'Amérique découverte par un Français.*—Nous lisons un journal de France :

La *Revue politique et littéraire* reproduit le cours d'histoire professé à la Faculté des lettres de Dijon, dans lequel M. Paul Gallafel revendique en faveur d'un Français l'honneur d'avoir mis le pied sur le sol américain plusieurs années avant Christophe Colomb. Avant d'analyser l'article où cette revendication ou moins piquante est développée, nous ferons remarquer qu'il ne dispute que sur la question de priorité, en laissant tout entière à l'illustre Génois la gloire d'avoir réellement ouvert la route de l'Amérique et doté l'Espagne d'un monde, comme dit Casimir Delavigne. Cette réserve faite afin de ne pas trop effaroucher l'esprit par la hardiesse de la thèse, abordons le sujet. On sait que Dieppe était autrefois le plus grand port commerçant et militaire de France. C'était à la fois notre Marseille et notre Brest. A l'époque de la plus haute prospérité dieppoise, vers la fin du quinzième siècle, un certain abbé Descaliers, très-savant en mathématiques et en astronomie, y fonda une école où il enseignait la théorie de la navigation. Un de ses meilleurs élèves fut le héros de la *Revue*, Jean Cousin, qui se trouva un marin accompli au moment où le bruit des découvertes portugaises en Afrique retentissait par toute l'Europe :

« Quelques gros marchands de cette ville s'associèrent et proposèrent à Jean Cousin de partir pour un voyage d'exploration. Il devait s'engager dans la voie frayée déjà par ses compatriotes et s'efforcer tout en suivant leurs traces, de prévenir les Portugais aux Indes orientales. Il lui fallait s'avancer au sud de l'Équateur, avec ces navires du temps, si mal agencés, à peine pontés, surchargés de voiles et de cordages inutiles, et affronter les courants qui, même aujourd'hui, rendent encore si pénibles les approches de la côte africaine. Pourtant Cousin n'hésita pas. Il était alors dans la force de l'âge, dans l'ardeur des espérances ; il pouvait compter sur son équipage ; enfin son maître, Descaliers, lui avait donné des instructions très-étendues. Il accepta donc les offres des armateurs dieppois et mit à la voile en 1488. Impossible de préciser davantage la date de son départ, car la tradition seule a conservé le souvenir de ce voyage.

« Pourtant jamais expédition maritime n'aurait été plus féconde en résultat inespérés ! Descaliers avait recommandé à son élève de profiter des vents du large et de ne pas serrer la côte de trop près, afin d'éviter les tempêtes toujours fréquentes dans ces parages et de ne point échouer sur les bancs de sable et les écueils si nombreux sur la côte. Cousin obéit à ces sages conseils. Arrivé à la hauteur des Açores, il fut entraîné à l'ouest par un courant marin et aborda une terre inconnue, près de l'embouchure d'un fleuve immense. Il prit possession de ce continent, mais, comme il n'avait ni un équipage assez nombreux ni des ressources matérielles suffisantes pour fonder un établissement, il se rembarqua. Au lieu de revenir directement à Dieppe pour y rendre compte de sa découverte, il cingla dans la direction du sud-est, c'est-à-dire de l'Afrique australe découvrit le cap des Aiguilles, prit note des lieux et de leur position remonta au nord, le long du Congo et de la Guinée, où il échangea ses marchandises, et revint à Dieppe en 1489.

« Tel fut le voyage de Cousin. Est-il vrai que, dans la première partie de ce voyage, précurseur immédiat de Christophe Colomb, il ait découvert en Amérique le Brésil et le fleuve des Amazones ? Est-il vrai que, dans la seconde partie de son expédition, précurseur de Vasco de Gama, il ait presque doublé l'Afrique et indiqué le chemin de l'Indoustan ? »

A la suite de cet énoncé, les objections se pressent en foule et la *Revue* tâche d'y faire face. Comment la découverte ne devint-elle pas immédiatement populaire ? Comment, plus tard, les Dieppois et Jean Cousin lui-même ne firent-ils pas aussitôt cette revendication qui se produit si tard aujourd'hui ? Il est difficile de répondre d'une façon complètement satisfaisante. Cependant, parmi les arguments dont la *Revue* appuie sa thèse, il en est un fort curieux. Le lieutenant de Cousin était un castillan nommé Pinçon, qui fut chassé de Dieppe peu après le retour. Ce Pinçon est le même que l'Alonzo Pinçon à qui Christophe Colomb confia trois ans plus tard le commandement de l'un de ses navires et qui se montra l'un des partisans les plus résolus du voyage de découverte.

« Bien que sous les ordres de l'amiral, puisque Colomb avait reçu de la couronne de Castille et ce titre et l'investiture des futures découvertes, Pinçon agit toujours à sa guise pendant le voyage. Le fils de Colomb, dans la vie de son père qu'il composa plus tard, n'essaya seulement pas de contester que, dans les circonstances difficiles, Colomb consulta toujours Alonzo Pinçon. Ce n'était certes pas à titre de marin, car Colomb avait navigué toute sa vie et n'avait besoin des leçons de personne ; ni en qualité de lieutenant, car Colomb l'eût fait venir à son bord pour tenir conseil avec lui, tandis